





**D'ICI  
OU  
D'AILLEURS**

Du même auteur :

Nous, les femmes (2023)  
La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec  
Mélanie Rafin  
Un sapin sans dessus dessous (2022)  
Comme des oiseaux sans elles (2022)  
Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec  
Mélanie Rafin  
Depuis toujours (2021)  
Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin  
Peindre les couleurs du vent (2020)  
Les ailes noires des abeilles (2020)  
Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs.  
2019)  
Parfois si loin (2019)  
Parfois si proches (2019)  
Les petits papiers (2018)  
Je rêvais d'une autre vie (2018)  
Un matin plus tranquille (2017)  
J'ai demandé au hasard (2017)  
D'ici ou d'ailleurs (2016)  
Après le vent le bonheur (2015)  
Le foulard de l'imposture (2015)

GABRIELLE DESABERS

**D'ICI**

**OU**

**D'AILLEURS**

ROMAN

**Réalisation de la couverture :**

Plumélanie © 2023. Tous droits réservés

Crédits photos : Pexel.com Arthur Brognoli

**AVERTISSEMENT :**

***Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.***

***Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.***

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-359-7094-9

# 1

Depuis un mois, le nouveau directeur a totalement transformé l'ambiance du centre nutritionnel humanitaire. Justine ne l'apprécie pas. Dès leur premier contact, elle l'a classé sans hésitation parmi les personnages infréquentables.

Elle se remémore son arrivée. Tous les employés avaient été conviés à une réunion. L'intendante, Céline, avait présenté Damien Giraud. Immédiatement, son visage dur et son air dédaigneux avaient frappé Justine. Elle l'avait trouvé très antipathique et, depuis, sa première impression se confirmait. Devant toute cette assemblée présente pour l'accueillir, il ne souriait pas et transpirait d'arrogance. Son look d'aventurier négligé devait lui demander beaucoup de travail tous les matins dans la salle de bains. Il se positionnait au-dessus des autres, intouchable. Céline parcourait la pièce pour le présenter personnellement à chacun. Arrivé devant Justine, il la regarda dédaigneusement et la détailla des pieds à la tête. Elle eut l'impression d'être une friandise dans une pâtisserie et, sans aucun doute, il n'aimait pas le sucre. Elle se força à

rester courtoise, sourit et lui tendit la main, il l'ignora et s'adressa à l'intendante :

— J'avais dit que je ne voulais pas d'interne stagiaire. Quand se termine son contrat ?

Même s'il semblait ne pas la voir, Justine répondit :

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, ma mission prend fin dans trois mois.

Un rictus apparut sur son visage. Il paraissait visiblement contrarié qu'elle ose lui parler.

— Arrangez-vous pour ne jamais me solliciter, lui lança-t-il en lui envoyant un regard à glacer le sang.

Sans plus de manières, il se détourna et s'éloigna vers la personne suivante.

Depuis ce jour, Justine a le sentiment qu'il tente de lui pourrir l'existence. Elle se sent harcelée. Ses horaires sont perpétuellement modifiés. Chaque fois qu'elle demande des produits pharmaceutiques, l'intendante lui annonce une rupture de stock. Sa vie professionnelle est devenue un parcours du combattant qu'elle recommence chaque jour. Bien sûr, le directeur continue de l'ignorer, il ne lui adresse jamais la parole et semble ne pas la voir. Ce sentiment est tempéré par les conversations avec ses collègues, qui lui confirment vivre à la même enseigne. Cet homme n'accorde pas de traitements de faveur, il harcèle tout le personnel.

Perdue dans ses pensées, Justine n'a pas remarqué l'entrée discrète de Damien Giraud dans la salle commune où elle visite les malades les uns après les autres.

— Mademoiselle Delorme !

Cette voix rauque et dure que Justine entend trop souvent la fait sursauter. Elle se retourne et s'apprête à ouvrir la bouche quand il enchaîne avec hargne :

— Vous croyez exercer la médecine dans une clinique privée cossue de la région lyonnaise ?

Elle n'a pas le temps de répondre qu'il lui assène :

— Nous fonctionnons sur des subventions et sur des dons. Depuis mon arrivée, j'ai constaté que vous distribuiez avec largesse les moustiquaires imprégnées d'insecticide. Vos collègues en répartissent deux fois moins que vous. J'ai transmis l'ordre à la pharmacie de ne vous servir qu'au même niveau que les autres médecins.

Immédiatement, il se retourne et se dirige vers la porte. Justine, surprise par cette attaque, hésite quelques secondes avant de se précipiter face à lui en hurlant :

— Si vous êtes si bien renseigné, vous devriez aussi savoir que très peu de femmes médecins étant dans le centre, je suis la seule à recevoir les patientes enceintes et les enfants de moins de 5 ans. Ces moustiquaires ont pour but de protéger du paludisme et doivent principalement être distribuées à cette population. De plus, elles sont financées par une subvention délivrée par le Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme. Elles n'ont rien à voir avec les dons des particuliers.

Justine choisit de se comporter comme lui et, sans lui laisser le temps de répondre, elle lui tourne le dos et rejoint ses malades. Elle ne va pas quémander une dotation plus importante à cet incapable.

En se penchant sur sa patiente, elle tremble de rage. Elle ne veut pas se retourner pour s'assurer que cet odieux personnage

a quitté les lieux. Elle se contraint à retrouver son calme et s'adresse doucement à la femme devant elle. Ce n'est qu'après quelques longues secondes qu'elle entend claquer la porte.

Le ventilateur tourne à plein régime, mais ne suffit pas à rafraîchir l'atmosphère. Justine sent des gouttes de sueur couler sur son front. Son coup de sang cumulé à la chaleur l'a assommée.

Malgré sa grossesse avancée, la femme qu'elle ausculte ne semble pas être dérangée par la température étouffante. Encore une fois, Justine constate que ses capacités d'adaptation sont limitées. Sa patiente native du Budawi n'a jamais connu d'autre climat. Elle, en Française accoutumée à des atmosphères plus douces, résiste difficilement à ce soleil perpétuellement au zénith.

Quelques mois plus tôt, à son arrivée à Cagonda, la capitale du Budawi, elle débordait d'enthousiasme. Dans le cadre de cette première expérience humanitaire, elle pensait apporter sa pierre au soulagement des populations de ce pays d'Afrique centrale lourdement touché par la sécheresse et toutes les complications de santé qui s'y rattachent. Elle avait rapidement déchanté en prenant conscience que chaque pas en avant était systématiquement suivi de deux pas en arrière. Elle avait dû revoir sa perception de son action médicale. Son rôle ne consistait pas à résoudre les problèmes, mais à éviter qu'ils ne s'aggravent.

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle avait toujours rêvé d'être médecin. L'année de ses 19 ans, le cancer suivi du décès de sa mère adoptive n'avait fait que renforcer sa vocation.

Ce stage humanitaire à l'étranger était tombé à point nommé dans le cours de son internat. Elle avait besoin de s'éloigner de la France et de son père qui l'ignorait ostensiblement depuis le décès de son épouse. Ses jeunes années bercées par les questionnements perpétuels concernant son teint hâlé contrastant avec celui, très clair, de ses parents, l'avaient conditionnée à développer un intérêt particulier pour les destinations exotiques. Elle a toujours su qu'elle était une enfant adoptée originaire des Antilles.

Elle avait découvert l'ONG Engagement contre la faim lors d'une conférence à la faculté de médecine et avait immédiatement postulé. L'organisation se gardait le droit de placer les candidats dans les pays dans lesquels ils avaient les plus gros besoins. C'est ainsi que Justine avait atterri pour un an dans ce centre nutritionnel de la capitale du Budawi.

Cette plongée dans la misère et la souffrance a totalement modifié sa perception de la vie. Ses études de médecine lui ont permis de découvrir la maladie et la douleur. En France, cette approche a eu lieu dans un environnement aseptisé et confortable. Les soignants disposent de tout le matériel et de tous les médicaments nécessaires pour une prise en charge des patients ; les personnes sont reçues dans des locaux adaptés et proposant tous les équipements indispensables à leur bien-être.

Au Budawi, les installations restent précaires et insalubres. Elle est obligée de se restreindre sur la consommation du moindre comprimé. Pratiquer la médecine dans ces conditions-là ne s'apparente pas à ce qu'elle a connu en France. Ici, la mort quotidienne ne fait pas sa sélection sur le nombre d'années. La faiblesse des vieillards les transforme en des proies faciles, mais les femmes enceintes, les jeunes enfants et les nourrissons font également partie des populations que la maladie emporte facilement.

Les guerres tribales et la sécheresse détruisent la production agricole. La population souffre de malnutrition chronique.

Justine enrage devant son incapacité à soigner certains bébés qu'elle aurait pu sauver en France. Intérieurement, elle se révolte contre les disparités qu'offre ce monde suivant le lieu de naissance.

Dans ce pays musulman, en tant que femme médecin, elle est plus particulièrement amenée à recevoir les mères et les enfants. La coutume ne permet pas qu'une patiente soit auscultée par un homme. Vivant dans le dénuement le plus complet, toutes ces futures ou jeunes mères, qui tentent de sauver ou d'apporter un peu de bien-être à leurs enfants, ont fait naître des interrogations chez Justine. Quel a pu être le parcours de sa mère biologique pour qu'elle l'abandonne ?

La plupart de ses patientes tiennent à leurs nourrissons plus qu'à la prunelle de leurs yeux. Celles qui souhaitent les confier ont la plupart du temps épuisé toutes les solutions possibles avant de prendre cette décision déchirante. Alors de quel bois était construite sa génitrice ? Avant ces quelques mois passés

au Budawi, elle n'avait jamais ressenti le besoin de découvrir ses racines. Cette confrontation permanente avec la maternité vécue dans des conditions difficiles lui a ouvert les yeux. Le décès prématuré de sa mère adoptive avait sans doute déjà creusé une brèche. Ce stage, loin de tous ses repères, a fini par faire naître en elle le désir de s'ancrer dans son histoire personnelle mais aussi dans celle de son pays. Elle ne connaît absolument rien de la Martinique et n'a jamais développé de curiosité particulière pour l'île de sa mère. Elle s'est toujours sentie lyonnaise, tous ses souvenirs d'enfance ont pour cadre la capitale des Gaules.

En cet après-midi torride, devant cette femme dénutrie, mais heureuse de sa grossesse, Justine prend conscience que cette expérience a profondément influencé son évolution. Elle espérait progresser dans la connaissance de la médecine, mais c'est principalement humainement qu'elle a changé. Elle n'est plus la gamine insouciante qui a atterri au Budawi neuf mois plus tôt, elle est devenue une femme sensible aux émotions, à celles des autres, mais également aux siennes. Maintenant, elle sait que pour se construire un avenir heureux elle doit creuser dans son passé. Elle va rechercher sa mère biologique.

La voix de son assistante et interprète, une jeune femme budawaise de 20 ans, ramène Justine à l'examen médical qu'elle réalise.

— La patiente souhaiterait connaître la date de son accouchement.

— Elle est enceinte d'environ cinq mois, son bébé devrait naître vers le 15 août.

Tout doucement, Justine a découvert les coutumes et les traditions de ce pays grâce aux conditions de vie de la population féminine. La femme représente le pilier de la société africaine, bien que son statut ne puisse s'envier. Comme celle qui se trouve devant elle, les filles deviennent mères très jeunes. La plupart ont leur premier enfant avant 19 ans et elles mettent au monde en moyenne six bébés chacune.

Lors de ses multiples tournées dans les campagnes, Justine a toujours l'impression que le pays est uniquement peuplé de femmes. Elles occupent tous les fronts : épouses, mères, cultivatrices, porteuses d'eau et commerçantes. Vu de l'extérieur, le Budawi pourrait être assimilé à une société matriarcale, et pourtant il en demeure très loin.

Elles ont très peu de droits. Le gouvernement a tenté de rendre l'éducation obligatoire. Mais, en milieu rural, le poids des traditions ralentit sérieusement ce processus. Les parents ne souhaitent pas se priver de cette main-d'œuvre bon marché. Cette situation est encore plus marquée pour les filles. Elles sont placées assez jeunes comme bonnes ou fournissent une aide précieuse à leur mère pour s'occuper de la maison et de la fratrie.

Dans la campagne, les femmes sont levées avant le jour. Elles parcourent pieds nus de nombreux kilomètres, plusieurs fois par jour, pour aller puiser de l'eau qu'elles rapportent ensuite sur leur tête. Ces 20 à 30 litres pèsent lourd, surtout pour les jeunes au ventre vide.

Elles doivent aussi aller chercher du bois pour cuisiner. Sa rareté oblige souvent à de longues marches. Les mères

effectuent tous ces travaux en portant leur bébé sur le dos et en l'allaitant tout au long de leur journée de labeur.

Pour préparer les repas, c'est assez simple. Au Budawi, l'alimentation est centrée autour de la culture du mil, il suffit de piler. Les petites filles apprennent ce geste juste après avoir acquis la marche. C'est une activité très physique, que les Budawaises effectuent presque toujours en chantant. Le son du pilon, entrecoupé du claquement des mains, rythme leurs mélodies et donne une note pittoresque aux villages lorsqu'ils sont traversés par des touristes.

Mais seuls les gens de passage voient dans la vie de la femme budawaise un sympathique folklore. Quand on se rapproche de ces femmes et qu'on arrive à gagner leur confiance, elles s'ouvrent sur la dureté de leur condition. Les violences, les mutilations sexuelles et les viols représentent leur quotidien.

Justine a de plus en plus de mal à aborder avec le recul nécessaire les souffrances physiques et morales que sa pratique l'oblige à côtoyer au jour le jour. À son arrivée au Budawi, sa froideur naturelle n'a pas plu aux autochtones. Puis, petit à petit, ces femmes ont appris à la connaître. Elles ont découvert dans l'intimité de son cabinet de consultation sa douceur, sa profonde humanité et sa grande compassion. C'est ainsi que, les semaines passant, ses patientes lui ont attribué un sobriquet, Bueuk Bodas. Son assistante lui a expliqué que c'était une marque d'affection que de lui avoir choisi un nom. Il fait référence à son physique et à sa tenue vestimentaire.

En France, Justine s'habillait presque exclusivement d'un jean, d'un tee-shirt et de Converse. En arrivant au Budawi, elle a gardé le même uniforme, se contentant d'échanger la toile

lourde contre un pantalon de lin et un polo de teinte identique, plus adaptés aux grosses chaleurs. Sa silhouette fine, menue, et vêtue invariablement de blanc était reconnue dans les campagnes et par toutes les femmes. Ses longs cheveux noirs entouraient un visage à la peau mate. Ses grands yeux sombres bordés de cils recourbés ajoutaient à la profondeur de son regard. Toutes proportions gardées sur son corps mince, elle avait en commun avec les Budawaises des fesses rebondies. Par contre, au niveau de la poitrine, aucune comparaison ne pouvait s'établir. Les seins opulents de ses patientes ramenaient les siens à ceux des gamines de 8 ans de ce pays. Ses lunettes de soleil, qu'elle gardait perpétuellement soit sur ses yeux soit remontées dans ses cheveux, avaient fini de décider de son surnom qui voulait dire « chouette blanche ».

Malgré cette affection que lui portaient les autochtones, Justine se réjouissait d'avoir bientôt terminé sa mission. Le peu de poids de son travail assidu dans l'étendue des souffrances que vivait la population de ce pays l'avait usée. Dans trois mois, elle reprendrait le cours de son internat dans un hôpital lyonnais et quitterait définitivement la pression exercée par Damien Giraud.

## 2

Quelques semaines plus tôt, Damien, assis face au directeur de l'ONG Engagement contre la faim, écoutait attentivement le discours de ce dernier.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, j'ai besoin de vos services au Budawi.

— Je vous explique. Le médecin responsable du centre nutritionnel de Cagonda, la capitale du Budawi, a désiré

quitter cette mission en décembre dernier. Il a été remplacé par un nouveau postulant. Dès son retour, il a sollicité un entretien. Il tenait à m'informer de certaines de ses interrogations sur le fonctionnement de l'aide dans ce pays. Lors de son recrutement deux ans plus tôt, nous lui avons dit que ce centre recueillait environ 100 000 réfugiés. Après y avoir travaillé plusieurs mois, il était persuadé que leur nombre s'approchait plus des 50 000. Au vu de ses allégations, nous avons demandé au gouvernement du Budawi de nous autoriser à mener un recensement sur place de la population du camp. L'autorisation ne nous a pas été accordée. Nous soupçonnons des détournements des financements humanitaires.

— Je viens de muter le chef de mission de ce centre vers un autre poste en Afghanistan. Je souhaite que vous le remplaciez et que vous meniez une enquête pour mettre à plat le fonctionnement de l'aide dans ce pays et principalement dans ce camp.

Damien n'est pas surpris par cette requête. Depuis trois ans, ses missions dans l'humanitaire sont toutes de la même teneur. Sous prétexte d'assurer le poste de directeur des différentes structures dans lesquelles il est affecté, il doit enquêter et mettre au jour les abus ou les malversations qui pourrissent l'aide humanitaire.

Après une école de commerce renommée et deux ans dans une grande société française, il a décidé pour éviter le burn-out qui le guettait de fuir le milieu oppressant de l'entreprise. Ses études supérieures et son parcours professionnel en faisaient

une recrue de choix pour la première ONG dans laquelle il a proposé ses services.

C'est ainsi que pendant dix-huit mois il a administré trois centres dans trois pays différents pour Engagement contre la faim. Au terme de ces premiers dix-huit mois d'expérience, il était outré par ce qu'il découvrait dans le mode de fonctionnement de ces entités. Leur relation plus qu'ambiguë avec les autorités gouvernementales des pays aidés et la comptabilité douteuse des centres ont fini de l'alerter. Il a établi un rapport circonstancié pour les dirigeants de l'ONG. Il y dénonçait sans langue de bois les malversations et les utilisations abusives des subventions, ainsi que le détournement d'une partie des dons effectués par les particuliers.

Son initiative n'a pas eu l'écho qu'il en attendait. Il était persuadé que les responsables allaient s'indigner. Ce ne fut pas le cas. Il fut convoqué par le staff dirigeant. Ses trois interlocuteurs tentèrent avec maintes précautions de lui faire comprendre qu'une ONG se devait d'être gérée avec beaucoup de diplomatie. Ce qui impliquait quelquefois de fermer les yeux sur les détournements des subventions opérés par les gouvernements bénéficiaires. Ils lui expliquèrent également que l'ONG, pour survivre, était obligée d'équilibrer ses dépenses, et que de ce fait les aides attribuées pour un pays pouvaient être redéployées sur une autre contrée. Dans ces cas-là, les donateurs étaient un peu trompés, mais l'objectif était respecté : l'argent allait aux populations défavorisées. La liste des explications et des excuses en tout genre qui lui fut servie par ce trio d'hommes dégoulinant de suffisance le laissa sans voix. Il quitta les locaux profondément décidé à faire

éclater la vérité sur les pratiques de cette ONG et de la plupart des autres. Ses trois interlocuteurs s'étaient empressés de se disculper. Ils lui avaient expliqué que les détournements qu'il avait mis à jour à Engagement contre la faim s'apparentaient au mode de fonctionnement habituel de toutes les autres ONG.

Damien contacta quelques journalistes de sa connaissance. L'affaire fit grand bruit dans les médias nationaux. Les dirigeants d'Engagement contre la faim furent limogés. La nouvelle équipe aux commandes lui proposa immédiatement de rajouter une corde à son arc en apprenant les techniques nécessaires pour devenir leur « Monsieur Propre » interne. Après six mois de formation, et depuis presque trois ans, il enchaîne les enquêtes dans différents pays du monde.

Il a perdu toutes ses illusions et ne court plus après aucun objectif de carrière. Il a compris très vite le sens de la vie. Pour lui, sa profession représente un moyen et non une fin en soi. Ce n'est pas dans ce domaine qu'il souhaite se réaliser. Il aime son métier, mais son épanouissement passe par ses loisirs. Il a accepté cette dernière mission avant de quitter définitivement cette vie d'errance. Il souhaite vivre sur les terres de sa famille, en Bourgogne.

Il privilégie sa liberté d'action et de parole. Il ne veut pas se bloquer dans ses choix ou se taire pour ménager sa carrière. Ses nouveaux employeurs ont vite compris qu'il pouvait se révéler très efficace, mais également très dangereux. Il ne gère pas toujours son tempérament très impulsif et a tendance à se laisser guider par ses émotions.

Tout dans sa personne laisse apparaître l'ours mal léché. Amoureux fou de la liberté, il ne discipline même pas ses cheveux bruns perpétuellement en bataille. Il impressionne par

sa carrure imposante et ses yeux bleus perçants. Quand il pénètre dans une pièce, il occupe tout l'espace tant physiquement que par son rayonnement. Il semble ne pas s'en apercevoir, mais tout le monde ressent sa présence. Son regard perce les gens qui l'entourent, il semble les analyser en profondeur. Il économise ses mots et, quand il daigne lâcher une courte phrase, sa voix rauque surprend et finit de le rendre antipathique. Il ne s'en préoccupe pas.

Aujourd'hui, comme à son habitude, il va à l'essentiel :

— Quand dois-je prendre mes fonctions au Budawi ?

— En fin de semaine ! Voyez avec mon assistante pour les problèmes de logistique et les questions pratiques. J'imagine que je perds mon temps si je vous propose de faire le point sur la structure et les personnes présentes dans ce centre !

— Oui.

Et sur cette réponse minimaliste Damien salue son interlocuteur et quitte la pièce. Il ne veut pas arriver sur le terrain rempli d'a priori. Il a toujours refusé que les bureaucrates lui transmettent, avec une objectivité plus que douteuse, leurs avis sur la situation à gérer.

Au Budawi, dès sa sortie de l'avion, Damien suffoque sous l'assaut de la chaleur et des odeurs nauséabondes qui règnent sur le tarmac et aux abords de l'aéroport.

La chemise trempée, il patiente pour récupérer ses bagages. Des policiers d'apparence désœuvrée déambulent dans le hall.

Après de longues minutes d'attente, valise au bout du bras, Damien essaie de repérer la personne chargée de l'accueillir.

Une grande femme sèche de moins de 40 ans sort rapidement d'un 4x4 et se dirige vers lui.

— Monsieur Giraud ?

— Oui, dit-il en serrant la main qu'elle lui tend.

— Céline Fabre, intendante du centre nutritionnel de Cagonda.

Damien, tout en lui emboîtant le pas, observe cette femme avec qui il va devoir travailler.

Sa démarche hautaine et son air revêché la classent d'office parmi les êtres de pouvoir. La rareté de son sourire et sa coiffure géométrique lui enlèvent le peu de féminité qu'elle possède.

Elle ouvre le coffre de la voiture et, sans dire un mot, attend que Damien y dépose son sac de voyage.

Dès l'entrée dans la ville, Damien retrouve l'atmosphère de beaucoup de cités africaines. Les rues sont jonchées de débris et les égouts à ciel ouvert répandent une odeur nauséabonde. De petits groupes regardent des téléviseurs installés à l'extérieur. Des personnes dorment à même le sol. La moto semble le moyen de locomotion le plus utilisé mais aucun conducteur ne porte de casque.

Le trajet de l'aéroport au centre nutritionnel s'effectue rapidement et dans le silence. Damien constate que sa nouvelle collaboratrice ne paraît pas plus loquace que lui, cela lui convient.

Un bâtiment proche de la mission humanitaire abrite le personnel. Céline accompagne Damien et lui précise :

— C'était la chambre qu'avait choisi le directeur précédent. Elle se situe près des sanitaires. Vous pouvez changer si vous le souhaitez.

— Non, c'est très bien. Merci. Pouvez-vous rassembler tout le personnel d'ici une heure ?

— Pas de problème, les réunions ont lieu dans le hall de l'immeuble que nous venons de traverser.

— Merci.

Céline se satisfait de ce merci et quitte immédiatement Damien.



### 3

Damien, penché sur les dossiers de l'intendance et de la comptabilité du centre, essaie d'évaluer le nombre de réfugiés présents.

Durant les deux premiers jours, il a visité seul la totalité du camp. Comme à son habitude, il agit en solitaire. Il se méfie de tous ses collaborateurs. Il ne souhaite pas un œil observateur auprès de lui.

Au volant du 4x4, GPS en fonction, il a commencé par suivre les contours du camp pour en évaluer la superficie. Une triple barricade de barbelés et une haie d'arbustes épineux protègent et délimitent les abords de cette cité hétéroclite. Ce contournement lui a permis d'appréhender les différentes installations. Face au bâtiment où est logé l'ensemble du personnel de l'ONG se trouve la caserne des forces de l'ordre national. Il le sait, ici comme dans tous les camps qu'il a eu l'occasion de visiter ou de gérer, les règlements de compte, les actes de vengeance et les viols se succèdent. Cette violence naît de l'oisiveté, de la misère, des rivalités entre clans et de la promiscuité permanente.

L'hôpital et le centre nutritionnel jouxtent la caserne. Les stocks de l'aide humanitaire nécessitent une protection de tous les instants.

Après cette première vision globale, Damien a quitté le 4x4 pour s'enfoncer dans les ruelles. Il a rapidement constaté que la mise en place du camp avait dû s'effectuer dans un certain désordre. La densité des huttes et les cheminements souvent tortueux pour circuler dans ce dédale en témoignent. Ce camp existe depuis quinze ans et, bien que l'habitat reste précaire, certains réfugiés semblent s'être approprié un espace personnel. Les cabanes temporaires édifiées à l'aide de toiles et de sacs en plastique ont cédé la place à des constructions circulaires ou carrées. Elles ressemblent à des huttes. Elles sont entourées d'une palissade de branchages délimitant une forme de propriété. Les habitants s'inscrivent dans la durée. Des lieux de culte, des cimetières et des écoles sont implantés à différents carrefours. Damien découvre également un

marché aux nombreuses échoppes offrant principalement des services tels les cafés, les barbiers et les écrivains publics.

Des points d'eau et des latrines sont installés à intervalles réguliers.

Malgré tout, le sentiment dominant reste celui d'une très grande précarité. Sur les toitures en branchages subsiste un mélange de toiles en plastique, de cartons et de vieux lambeaux de tissus. Les portes d'accès sont renforcées par les tôles aplaties des bidons d'huile provenant de la distribution alimentaire.

En règle générale, l'aide humanitaire fournit les matériaux de base pour les constructions. Des perches, des clous et quelques mètres carrés de toile plastifiée permettent l'édification d'un abri par famille. Au fil du temps, la hutte initiale se dote d'une cuisine et quelquefois d'une seconde cabane pour les fratries les plus nombreuses. Par la suite, un banc, une sorte de tonnelle ombragée pour les après-midi trop chauds et une haie de branchages finissent de donner une image proche de la concession africaine traditionnelle.

Damien réalise que dans tous les pays les camps de réfugiés se ressemblent étrangement.

Sa plongée dans le ventre de cette cité lui permet de constater que, malgré une densité de population certainement élevée, les principes de prévention des incendies sont appliqués. Les îlots d'abris sont encadrés par de larges allées qui facilitent l'évacuation et limitent les risques de propagation rapide des flammes. Cette installation en damier l'aide à évaluer le nombre d'habitants présents.

C'est fort de toutes ces observations que, ce matin, il essaie de dépouiller les chiffres comptables qui s'y rapportent.

Sa visite lui a permis de récolter les éléments nécessaires pour établir un problème de mathématiques. Il s'amuse à résoudre cet exercice. Les îlots s'étendent tous sur une superficie proche des 1 500 mètres carrés et regroupent une dizaine d'abris occupés par huit personnes maximum. Le GPS indique que l'ensemble du camp recouvre une centaine d'hectares, ce qui, en tenant compte de la taille des îlots, ne peut contenir qu'un nombre de réfugiés d'environ 50 000. Ce chiffre est très éloigné des 100 000 annoncés pour l'obtention des aides humanitaires.

Ces calculs confortent l'hypothèse d'un détournement, mais ils restent trop aléatoires pour faire force de preuve. Damien sait qu'il ne peut mettre en œuvre les moyens nécessaires pour effectuer un réel recensement des réfugiés. De plus, le camp n'est pas une prison, les gens vont et viennent.

Il doit trouver d'autres pistes pour mener une enquête efficace et disposer d'éléments irréfutables prouvant des malversations et permettant d'identifier les coupables.

Il ne souhaite pas établir de liens d'amitié avec ses différents collaborateurs, mais il s'aperçoit qu'il semblerait que ce soit également leur cas. Il est conscient que le premier contact qu'il a créé lors de la réunion de présentation ne permettait pas de le trouver sympathique. En trois jours, il n'a pas encore eu l'occasion d'engager la conversation avec eux, mais à travers le comportement de certains de ceux qu'il a pu croiser et de Céline, il perçoit une méfiance généralisée. Il sait que, pour être efficace, il doit garder ses distances et éviter

toute camaraderie. Perdu dans ses pensées, il est surpris d'entendre frapper à sa porte.

— Entrez.

Céline pénètre dans son bureau.

— Bonjour, vous voulez un café ?

Damien est étonné par la démarche. Depuis leur rencontre à l'aéroport, cette femme lui adresse la parole exclusivement quand elle y est obligée. Il n'a pas encore réussi à décoder son comportement. Est-elle naturellement réservée et froide ? Le trouve-t-elle antipathique ? Est-elle agacée par le fait qu'il souhaite vérifier toute la comptabilité et tous les dossiers ? Quoi qu'il en soit, Damien se dit que cette soudaine gentillesse peut lui servir. Il aime travailler seul, mais devant la complexité de la situation, l'aide d'une personne dans la place depuis de nombreuses années pourrait s'avérer utile. Il s'empresse d'accepter le breuvage.

— Avec plaisir ! Je vous en prie, asseyez-vous.

Après une légère hésitation, Céline s'installe face au bureau. Damien choisit d'éviter les sujets trop professionnels.

— Depuis combien de temps vivez-vous au Budawi ?

— J'imagine que vous le savez, la direction a dû vous présenter une fiche sur chacun de nous !

— Détrompez-vous ! C'est effectivement dans leurs habitudes, mais je refuse cette pratique. Je ne veux pas rencontrer mes collaborateurs avec des a priori. En descendant de l'avion, je ne connaissais que votre nom.

— Je suis arrivée ici il y a sept ans.

— C'est rare de tenir aussi longtemps sur une même mission.

— Je me plais dans ce pays. De toute façon, depuis dix ans que je travaille dans l'humanitaire, je m'aperçois à chacun de mes voyages en France que j'arrive de moins en moins à supporter le luxe, le confort et l'insouciance dans lesquels vivent nos compatriotes.

— Je comprends que vous vous sentiez décalée. Nos préoccupations dans ce pays sont bien éloignées de celles des Français. Mais, en ce qui me concerne, je ne crache pas sur un fauteuil confortable ou un bon bain, petits bonheurs que nous offre la France.

Damien s'aperçoit que la conversation de salon doit représenter un art qui nécessite un peu d'entraînement. Il ne sait pas faire rebondir l'échange et laisse le silence s'installer. Céline prend la parole sur un sujet professionnel.

— Vous vous y retrouvez dans mes dossiers et dans la comptabilité ?

— Ce n'est jamais simple de réussir à appréhender le fonctionnement d'un centre de réfugiés aussi important que celui-ci. Je reconnais que je me noie un peu entre vos fournisseurs, vos transporteurs et les différentes entreprises avec lesquelles vous avez choisi de travailler.

— Si je peux vous aider, n'hésitez pas !

— Je vous remercie. Je m'aperçois que vous vous approvisionnez en denrées alimentaires auprès de quatre pays africains : l'Afrique du Sud, le Mozambique, le Malawi et la Zambie. Pourquoi quatre ? Et pourquoi ces pays-là ?

— Ces quatre États peuvent fournir à peu près les mêmes productions : des céréales, des légumineuses, de l'huile végétale, du mélange maïs-soja, du sucre et du sel. Ce sont les

aliments les plus consommés, ils représentent la base de la nourriture des Budawais.

— Justement, pourquoi quatre pays ? Un seul aurait suffi.

— Vous connaissez la fragilité de la presque totalité des États du continent africain. J’entends par là qu’ils sont nombreux à vivre des conflits ethniques, des guerres civiles ou qu’ils traversent des crises politiques, sociales ou économiques. Partant de ce postulat, il m’a semblé important de multiplier les fournisseurs pour éviter la pénurie d’approvisionnement liée à ces situations très fluctuantes. Il serait étonnant que les quatre pays rencontrent des difficultés au même moment.

— Votre raisonnement se tient.

— De plus, les dirigeants d’Engagement contre la faim nous incitent fortement à faire fonctionner les économies locales et à éviter les approvisionnements en Europe. J’ai jugé que répartir les achats sur plusieurs pays permettait de soutenir financièrement quatre nations différentes.

— Je vois que vous avez très bien pensé tout le système. Je vous félicite.

— Merci.

— Vous travaillez également avec trois transporteurs différents. Pourquoi ?

— Un peu pour les mêmes raisons de fragilité. Ici, les États ne sont pas les seuls à être précaires, les entreprises le sont aussi. J’ai préféré opter pour plusieurs sociétés de logistique. Je voulais éviter de me retrouver le bec dans l’eau en cas de faillite de mon unique prestataire. J’ai réalisé mes appels d’offres avec l’intention de choisir deux convoyeurs. Je ne voulais pas que le même transporteur me rapporte toutes les

denrées alimentaires. Les pays fournisseurs peuvent subir des troubles bloquant la production, mais les contrées traversées par les camions peuvent aussi vivre un conflit et empêcher l'acheminement des convois. Il me semblait indispensable que la totalité de la nourriture et des produits pharmaceutiques n'empruntent pas les mêmes voies.

— Pourquoi me parlez-vous du matériel pharmaceutique ?

— À la différence des denrées alimentaires, ils proviennent exclusivement d'Europe : de France et d'Allemagne. Nous sommes gros consommateurs de moustiquaires imbibées d'insecticide pour lutter contre le paludisme. Ces colis arrivent au port de Dakar. Je travaille avec trois entreprises pour la raison suivante : quand j'ai lancé mes appels d'offres, la mieux-disante vers Dakar n'était pas la même que celle vers le Mozambique ou l'Afrique du Sud. Je voulais deux convoyeurs pour les denrées alimentaires et également deux pour les produits pharmaceutiques. Pour la nourriture, j'ai opté pour la BTL, dont le siège social se situe entre le Budawi et le Mozambique, en Tanzanie, et la Budatrans, une entreprise de Cagonda. Pour la pharmacie en provenance de Dakar, les moins chers étaient la Cagonlog et la Budatrans, toutes deux de notre capitale.

— C'est très clair ! Votre organisation est très bien pensée ! Je vais creuser un peu plus pour bien maîtriser les autres postes de dépenses. Vous m'avez été d'une grande aide.

— N'hésitez pas si vous avez besoin de nouvelles explications. Je vous laisse travailler.

Pour Damien, ces justifications nettes et précises confirment les qualités de gestionnaire de Céline qu'il avait

pressenties au vu de la rigueur de ses dossiers. Cette collaboratrice organisée va certainement lui être très utile pour comprendre où se cachent les détournements et les malversations.

